

graphie, puisqu'elle a donné la connaissance d'une partie de la côté septentrionale de l'Amérique, et prouvé que cette partie du nouveau continent était baignée par la mer. Les découvertes de Hearne et de Mackenzie ont été constatées, et quoique ces deux voyageurs se soient trompés pour la latitude des lieux où ils avaient vu la mer, il est maintenant avéré qu'ils étaient parvenus sur ses bords.

---

## VOYAGES DE D. W. HARMON

DE MONTREAL

AUX COTES NORD-OUEST DE L'AMÉRIQUE.

(1801 A 1810).

---

QUITTONS la côte septentrionale de l'Amérique que les glaces empêchent de visiter par mer, et retournons à la côte nord-ouest si souvent visitée par les navigateurs. Mais cette fois nous suivrons les voyageurs, qui de l'intérieur du continent Américain, sont allés à travers des régions peu connues, chercher des fourrures qui mettent l'avidité des Européens en mouvement, ou bien découvrir de nouvelles routes pour parvenir aux lieux où l'on fait ce commerce.

M. Harmon attaché pendant dix-neuf au service de la compagnie du nord-ouest, en passa huit au-delà des Monts-Rocailleux, à parcourir le pays situé entre cette chaîne et le grand Océan.

Au milieu des déserts de l'Amérique, les mœurs diffèrent beaucoup de ce qu'elles sont dans les parties civilisées de ce continent. Lorsque M. Harmon fut parvenu à une grande distance du Ca-

nada; on lui amena une squâ de quatorze ans pour qu'il la gardât comme sa femme. « Après de mûres réflexions, dit-il, sur la démarche que j'allais faire, je me décidai à l'accepter; encelâ, je suivais l'exemple de tous les employés de la compagnie qui passent quelquefois plusieurs années de suite dans cette partie du monde. Ils prennent pour compagne une femme et vivent ainsi en société, existence plus douce que de rester seul, comme on y serait obligé dans ces régions solitaires. Si nous sympathisons, je ne quitterai pas cette jeune fille tant que j'habiterai ces contrées étrangères à la civilisation, et quand je retournerai dans ma patrie, je ferai en sorte de la placer sous la protection d'un honnête homme avec lequel elle passera le reste de ses jours plus agréablement dans ce pays, qu'elle ne le pourrait faire si je l'amenais dans un monde dont les mœurs, les usages, le langage seraient absolument nouveaux pour elle. Ses parens sont de la tribu des Indiens Snare qui habitent le long des Monts-Rocailleux. »

Au delà de cette chaîne les Indiens errent encore dans leur simplicité primitive. Avant que des aventuriers écossais attachés au service de la compagnie du nord-ouest parussent parmi eux, il y a peu de temps, ils ignoraient qu'il y eût d'autres hommes qu'eux-mêmes sur terre; ils n'avaient

pas d'idée de pays, de lacs, de rivières, au delà de la grande chaîne de montagnes qui borne leur territoire d'un côté, et au delà de la grande eau d'un autre.

La descente de l'Ondjigâh, à travers un ravin profond des monts Rocailleux, présenta aux aventuriers dont on vient de parler, le premier passage dans la contrée située à l'ouest de cette chaîne. L'amour de leur patrie, leur fit donner à la contrée qu'ils découvraient le nom de Nouvelle-Calédonie; mais comme cette dénomination a déjà été appliquée à une île considérable du Grand-Océan, elle doit être remplacée par celle de Calédonie occidentale. Ce passage se trouve par  $56^{\circ} 30'$  nord. Plusieurs années auparavant, Mackenzie ayant coupé cette chaîne par  $54^{\circ} 50'$  descendit le Tacoutché-Tessé, grande rivière qui coule au sud et qu'il prit pour la Colombia; on sait aujourd'hui qu'elle a son embouchure près de la baie Birch de Vancouver, par  $49^{\circ}$  de latitude, tandis que celle de la Colombia est par  $46^{\circ} 15'$ . Entre ces deux fleuves il en coule un troisième qui a été nommé la Calédonia. Son cours est parallèle à celui du Tacoutché-Tessé. Elle tombe dans la mer près de la baie de l'Admiralty de Vancouver, par  $48^{\circ}$  et forme une limite naturelle entre les États-Unis et le nouveau territoire, frontière qui coïncide avec une ligne tirée de l'est à l'ouest du

lac des bois vers la mer. Cette ligne passe à deux degrés au nord de la Colombia. La borne septentrionale de ce territoire se trouve par 57° nord, tout près des établissemens russes les plus méridionaux, par conséquent sa longueur serait à peu près de 190 lieues du nord au sud et sa largeur de 120 des montagnes à l'Océan.

L'élévation du col de l'Ondjigáh n'est estimé qu'à 1000 pieds, mais ses deux cotés sont si hauts que la neige les couvre, suivant l'expression de M. Harmon, ordinairement et perpétuellement. Le fleuve n'est pas trop rapide, il n'a pas beaucoup de chutes, et la somme des portages n'est pas de plus de douze milles. Deux bras l'un arrivant du nord, et l'autre du sud, se réunissent à l'entrée du col, le dernier après avoir baigné le pied des montagnes pendant près de 70 lieues; le premier ou le bras de Finlay prend sa source dans le Mosk-qua-sa-kye-gon, ou grand lac de l'ours, à peu près à 50 lieues à l'est de ce confluent, ce lac n'a pas encore été visité; on le représente comme étant d'une étendue immense du sud au nord et de l'est à l'ouest.

Ce vaste pays est tellement entrecoupé de rivières et de lacs, que M. Harmon suppose que le sixième de sa surface est couvert d'eau. Le plus grand de ces lacs examiné jusqu'à présent est le lac Stuart au quel on donne 130 lieues de cir-

conférence. Un comptoir a été établi sur ses bords par 54° 30' nord, et 125° ouest. Le lac Frazer situé à 17 lieues à l'ouest du précédent, a près de 30 lieues de circonférence; l'on y a aussi placé un poste en 1806. Le lac Mac-Leod a plus de 20 lieues de tour. On a construit sur ses rives un fort par 55° nord et 124° ouest. Les eaux de ce lac tombent dans l'Ondjigáh. Celles qui sortent des deux autres, coulent à ce que l'on croit, dans l'Océan pacifique, et, suivant toutes les probabilités, forment tous les fleuves qui aboutissent à la mer près du port Essington de Vancouver situé par 54° 16'.

L'immense quantité de saumons qui fréquentent annuellement ces deux lacs ne laissent pas le moindre doute sur leur communication avec l'Océan; et comme on n'en voit pas dans le lac Mac-Leod, on en peut induire qu'il ne communique pas directement avec la mer.

La rivière qui sort du lac Stuart traverse le pays des Naté-oté-tains dont les tribus sont nombreuses. Ces sauvages racontent que des hommes blancs viennent dans de grands bateaux trafiquer avec les Athénas, nation qui habite entre eux et la mer; assertion qui a été confirmée par les fusils, les marmites, le goudron, le draps et les autres objets que l'on a trouvés chez eux.

La plupart des montagnes de la Calédonie

occidentale, sont couvertes de bois jusqu'à leur sommet; les arbres les plus communs sont le sapin spruce et autres espèces de ce genre, le bouleau, le peuplier, le tremble, le thuya, et généralement tous ceux qui croissent à l'ouest des monts Rocailleux. Les grands quadrupèdes si communs dans l'Amérique septentrionale, tels que le bison, l'élan, le renne, l'ours, ne sont pas nombreux dans ce territoire nouveau; en revanche les castors, les loutres, les martres, les volverenes, les renards de plusieurs espèces et les autres animaux à fourrures n'y manquent pas non plus que les loups, les blaireaux et les polecats. Tous les oiseaux de l'Amérique septentrionale abondent aussi dans la Galédonie occidentale. Les grues y arrivent en nombre prodigieux, de même que les cygnes, les outardes, les oies et les canards.

Les sauvages nomment quis-quis-son, un petit quadrupède particulier aux monts Rocailleux. Son nom signifie siffleur à cause du bruit qu'il fait entendre lorsqu'on le surprend. Il est de la grandeur d'un blaireau; sa queue est longue et touffue, ses poils sont d'un beau gris argenté. Il se creuse un terrier et se nourrit de racines et d'herbe. Sa chair passe pour un mets friand, et l'on fait des vêtements avec sa peau.

Le climat est, sous les mêmes latitudes, plus doux qu'à l'est des monts; « le froid, dit M. Har-

mon, n'y est jamais très-rigoureux excepté pendant quelques jours de l'hiver; alors le mercure baisse jusqu'à 28° au dessous de zéro, R.; tandis que de l'autre côté des montagnes, sous le même parallèle, il descend fréquemment jusqu'à 31 et 36°. L'été est très-agréable, jamais trop chaud pendant le jour, ni trop froid pendant la nuit. On prétend cependant qu'il y gèle plus ou moins dans tous les mois de l'année, et que la gelée reste sur la terre du milieu de décembre au milieu de mai.

Les naturels de ce pays se donnent à eux-mêmes le nom de Ta-Collis ce qui signifie voyageur par eau, parce qu'ils vont en canot d'un village à un autre. Les hommes sont de taille moyenne et bien faits; les femmes sont généralement petites et ont la taille épaisse. Leurs jambes et leurs cuisses sont d'une grosseur disproportionnées avec le reste du corps. Ces sauvages ne sont pas très-propres ni dans leurs maisons, ni dans leur manière de manger, ni dans leurs vêtements. Des peaux de castor, de blaireau, de lièvre et d'animaux plus petits découpées en bandes étroites, et tressées ensuite en forme de manteau leur servent d'habillement. Les femmes portent de plus un tablier de peau d'élan ou de saumon qui a un pied à dix-huit pouces de large et qui descend jusqu'aux genoux. En été, les hommes vont souvent tout nus. On a persuadé à ceux qui

demeurent près des comptoirs de faire usage d'une espèce de culotte, mais, observe M. Harmon, ils ont encore si peu d'idée de décence, que si un jour la culotte est à sa place, le lendemain elle est roulée autour de leur tête, ou de leur cou. Les deux sexes se percent la cloison du nez; les hommes y suspendent des morceaux de laiton ou de cuivre; les jeunes femmes passent dans cette ouverture une brochette de bois à chaque extrémité de laquelle elles fixent une coquille longue d'un pouce et demi, et de la grosseur d'un tuyau de pipe ordinaire. Ces coquilles qui leur sont apportées par les Athénaux forment une sorte de monnaie, car une vingtaine représentent la valeur d'une peau de castor. Les jeunes femmes portent leurs cheveux longs, et se barbouillent le visage avec de l'ocre rouge. Lorsqu'elles peuvent se procurer des verroteries européennes, elles les réunissent en touffes qu'elles attachent à une boucle de leurs cheveux derrière chaque oreille.

Ces sauvages tirent principalement leur subsistance des eaux, leurs filets sont excellens. Les femmes les font avec l'écorce intérieure du saule, qu'elles filent d'abord en une corde très-forte; quelquefois elles prennent des tiges d'orties; on préfère le fil de celles-ci pour prendre les petits poissons. La pêche des petits lacs commence dans les premiers jours d'avril; elle fournit des truites,

des carpes, etc. Les Ta-Collis s'en nourrissent pendant deux à trois mois. La saison passée, ils retournent à leurs villages et cueillent des herbes, des racines et des baies qu'ils mangent avec leur poisson sec. Vers le milieu d'août, les saumons arrivent en quantités incroyables, ils traversent les lacs, remontent les rivières qui y passent, et vont quelquefois si avant, que les eaux trop basses les empêchent de descendre; alors ils meurent, et leurs cadavres nombreux empestent l'atmosphère à une grande distance. Aussitôt que ces poissons paraissent, tous les Ta-Collis, hommes, femmes, enfans, sortent de leurs cabanes en s'écriant: Voilà le saumon! voilà le saumon! et la pêche commence pour la provision d'hiver. Ordinairement on barre la rivière par une digue, et on y place de grands paniers d'osier avec une entrée en cône pointu tourné vers l'intérieur comme dans une souricière. On en prend ainsi jusqu'à six cents à la fois dans un de ces paniers. Les femmes et les enfans les vident, et les attachent par la queue à des perches pour les sécher. Au bout de deux jours, les poissons sont enlevés, ouverts, puis suspendus au grand air pendant un mois, alors ils sont si secs, qu'ils peuvent se conserver pendant plusieurs années. Le brochet, si commun dans tous les lacs à l'est des monts Rocailleux, est inconnu dans ceux de l'ouest. Il y

est remplacé par l'esturgeon. M. Harmon assure qu'il n'est pas rare de trouver de ces poissons qui pèsent 250 livres. Il en vit un qui avait été pêché dans le Frazer, et qui avait douze pieds deux pouces de long; sa circonférence était de quatre pieds onze pouces; il devait peser près de 600 livres.

Les Ta-Collis prennent dans des filets faits de fortes lanières de cuir, ou bien tuent à coups de flèches les quadrupèdes dont la chair les nourrit et dont la peau fournit leurs vêtemens; quelquefois ils les attrappent dans des pièges qui sont de gros morceaux de bois disposés de manière à tomber sur la bête et à l'écraser, si elle touche à l'amorce. Le castor et l'ours passent pour les plus précieux de ces animaux; on les sert aux festins qui se donnent en mémoire des parens décédés. Diverses espèces de baies forment une partie essentielle de la nourriture des Ta-Collis; ils les conservent en les rangeant par couches avec des pierres chauffées au feu, dans des vaisseaux faits d'écorce de sapin; ils les pressent jusqu'à ce qu'ils prennent la forme de gâteaux, puis les font sécher. C'est dans cet état qu'ils les mangent avec de l'huile de saumon. Lorsque toute espèce de subsistance leur manque, ils ont recours à un lichen qui est très-commun sur les rochers.

Ils construisent leurs canots avec l'écorce du

sapin ou du bouleau. Deux hommes avec leurs pagaies, parcourent aisément cinquante milles par jour dans ces frêles embarcations. Dans l'hiver, ils se servent de raquettes pour voyager sur la neige, ou bien ils vont en traîneaux tirés par des chiens. Un couple de ces animaux dociles parcourt vingt milles en cinq heures, en traînant une charge de deux quintaux et demi indépendamment de leur provision et de celle de leur maître. Les Indiens de l'ouest des monts Rocailleux ont l'air d'avoir autant d'affection pour leurs chiens que pour leurs enfans; ils leur parlent comme à des êtres raisonnables; souvent ils les appellent leurs fils et leurs filles; quand un des animaux vient à mourir, il arrive fréquemment que leurs maîtres placent le cadavre sur un tas de bois, et le brûlent de la même manière que les corps de leurs parens décédés, hurlant et se lamentant comme ils feraient pour quelqu'un de leur famille.

Les Indiens de l'est des montagnes enterrent leurs morts, ceux de l'ouest les brûlent. M. Harmon fut présent aux funérailles d'un chef. Le corps vêtu de ses plus beaux habits, fut posé sur le bucher, ses bijoux étaient à ses côtés. Ses deux femmes, assises l'une à la tête, l'autre aux pieds du cadavre, y restèrent jusqu'au moment où leurs cheveux furent atteints par la flamme, et où elles faillirent à être étouffées par la fumée; alors elles roulèrent

à terre, étant presque sans connaissance. Etant revenues à elles, elles se mirent à battre le corps qui brûlait, toutes les fois que l'ardeur du feu permettait d'y toucher, et cette cérémonie dégoûtante fut répétée jusqu'à ce qu'il fût presque entièrement consumé. Alors on ramassa les cendres et les os, et on les mit dans des sacs que les veuves furent obligées de porter jour et nuit pendant deux ans. A l'expiration de ce terme les parens des défunts devaient faire une grande fête; les os et les cendres devaient être déposés dans une boîte et placés sous un hangar au milieu du village. Pendant tout ce temps, les veuves sont tenues dans une sorte d'esclavage; leur visage est barbouillé de noir, leur tête est rasée, elles n'ont d'autres vêtemens qu'une enveloppe de peau autour de la ceinture. Si quelqu'un meurt en hiver, son corps est gardé dans sa cabane jusqu'au retour de la belle saison; alors il est livré aux flammes, et les cendres sont déposées dans de petits bâtimens qui ont six pieds de haut; ils sont construits en écorce et entourés de planches sur lesquelles sont dessinées grossièrement les images du soleil et de la lune, ainsi que celles de divers animaux.

Ils paraissent avoir quelques notions vagues sur un état futur. Ils croient fermement que l'âme d'un défunt peut à volonté revenir sur terre sous forme humaine. Ils s'imaginent aussi que leurs prêtres

ou sages, lorsqu'un cadavre est sur le point d'être brûlé, ont le pouvoir de faire passer l'âme du défunt dans le corps d'un de ses parens; et que dans ce cas-là, le premier enfant de celui-ci viendra au monde avec cette âme; ils se figurent enfin que la terre fut autrefois entièrement couverte par les eaux et que tout fut détruit, à l'exception d'un rat musqué qui, ayant plongé jusqu'au fond, en rapporta de la vase; elle augmenta continuellement, et prit enfin la forme du monde, c'est-à-dire, celle de la Calédonie occidentale. Ils ne s'embarrassent pas dans l'explication de la manière dont elle fut peuplée; mais un grand feu, à ce qu'ils prétendent, se répandit sur toute la surface, et extermina toutes les créatures humaines, à l'exception d'un homme et d'une femme qui se sauvèrent en se retirant dans une caverne profonde des montagnes jusqu'après l'extinction des flammes.

Les Ta-Collis sont très-gais et très-grands parleurs; « hommes, femmes, enfans, dit M. Harmon, ont toujours leur langue en mouvement, quand ils ne dorment pas; ils parlent et chantent continuellement. Plusieurs de leurs airs sont agréables, et ressemblent beaucoup à la musique des églises catholiques. De même que d'autres sauvages, ils sont très-adonnés au jeu; non seulement les hommes, mais les femmes et même les

enfans passent une grande partie de l'hiver à jouer; ils parient quelquefois jusqu'au dernier chiffon qu'ils ont sur le corps. Les hommes sont très-attachés à leurs femmes et très-enclins à la jalousie; quant aux filles, elles jouissent d'une liberté illimitée, dans le dessein, disent-ils, d'éloigner les jeunes gens des femmes mariées. Il n'est donc pas suprenant que les pères et les mères consentent au mariage temporaire de leurs filles avec les chasseurs canadiens.

Ce peuple paraît être paisible, gai, tranquille et débonnaire; il montre constamment de la disposition à travailler pour les hommes blancs qui veulent l'occuper. Il est donc à souhaiter que ces hommes blancs lui enseignent à cultiver la terre, occupation que le pays permet et qui sera abondamment récompensée par les produits que l'on obtiendra. Ce sera le meilleur moyen de faire parvenir ce peuple à un degré de civilisation qui le mettra à même d'acquérir des connaissances plus précieuses. Ses mœurs douces et paisibles le rendent susceptible de les recevoir aisément, et d'en profiter pour assurer son bien-être.

---

## TERRE DE LABRADOR.

---

GASPARD de Cortereal, navigateur portugais, après avoir examiné l'embouchure du fleuve Saint-Laurent, suivit en 1501 la côte qu'il voyait au nord, et appela cette portion de l'Amérique septentrionale, Terra de Labrador (terre de laboureur), parce qu'elle lui parut propre à la culture. Arrivé au cap le plus septentrional, il se crut à l'entrée d'un détroit qui devait conduire aux Indes. Il revint aussitôt en Europe annoncer ses découvertes, et partit de nouveau avec deux navires. Celui qu'il montait périt ou disparut, il est probable qu'il fut enfermé dans les glaces de ces hautes latitudes; l'autre retourna heureusement en Portugal. Un de ses frères ayant marché sur ses traces, éprouva la même destinée; il fallut un ordre du roi pour empêcher l'aîné de cette famille de se sacrifier à la gloire nationale et à la piété fraternelle.

La côte du Labrador fut ensuite visitée par tous les navigateurs qui cherchaient le passage au nord-ouest; mais on n'y fit pas de découvertes importantes avant Henri Hudson, navigateur anglais, qui en 1610 entra dans le détroit qui fait commu-